



Archéogéographie et processus de territorialisation pré-contacts au Nord de la Grande Terre (Nouvelle-Calédonie)

Émilie Dotte-Sarout, Christophe Sand, Jacques Bolé et André Ouetcho



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jso/7012>

DOI : 10.4000/jso.7012

ISSN : 1760-7256

Éditeur

Société des océanistes

Édition imprimée

Date de publication : 15 octobre 2013

Pagination : 195-207

ISBN : 978-2-85430-035-2

ISSN : 0300-953x

Référence électronique

Émilie Dotte-Sarout, Christophe Sand, Jacques Bolé et André Ouetcho, « Archéogéographie et processus de territorialisation pré-contacts au Nord de la Grande Terre (Nouvelle-Calédonie) », *Journal de la Société des Océanistes* [En ligne], 136-137 | 2013, mis en ligne le 14 novembre 2013, consulté le 18 avril 2020. URL : <http://journals.openedition.org/jso/7012> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/jso.7012>

Archéogéographie et processus de territorialisation pré-contact au Nord de la Grande Terre (Nouvelle-Calédonie)

par

Émilie DOTTE-SAROUT*, Christophe SAND**, Jacques BOLÉ** et André-John OUETCHO**

RÉSUMÉ

L'intérêt porté par l'archéologie calédonienne au dernier millénaire de la chronologie pré-européenne s'est principalement développé avec la création du département Archéologie néo-calédonien au début des années 1990. La démarche archéologique développée au cours des deux dernières décennies a tenté de diversifier les questionnements, notamment en s'intéressant à l'espace kanak traditionnel. À la suite de ces travaux ont été menées des analyses d'archéologie spatiale et de comparaison des données ethnologiques et archéologiques, afin de tenter de définir le mode d'occupation de l'espace et de territorialisation des sociétés kanak pré-contacts dans cette partie de la Nouvelle-Calédonie. Nous présentons ici une synthèse des résultats obtenus.

MOTS-CLÉS : sociétés kanak pré-contacts, archéologie, géographie, territoire, environnement

ABSTRACT

New-Caledonian archaeology mainly started to focus on the last millennium of the pre-European chronology with the creation of the Archaeology Department of New Caledonia, in the early 1990's. The archaeological approach which has been developed throughout this last 20 years has aimed for a diversification of the questions addressed, specifically through the investigation of traditional Kanak settlement sites. Building on these studies, spatial analyses and comparisons of archaeological and ethnographical data were realised in order to define the territorial system and spatial occupation patterns of pre-contacts Kanak societies in this region of New Caledonia. This article synthesizes the main results of these studies.

KEYWORDS: pre-contacts Kanak societies, archaeology, geography, territory, environment

Une approche archéogéographique des processus de territorialisation pré-contacts

Au cours des vingt dernières années a été mise en place toute une série de programmes de terrain spécifiquement axés sur l'archéologie de ce qui a été défini comme l'« ensemble culturel traditionnel kanak ». Progressivement, un ensemble de données et d'analyses préliminaires, portant prin-

ciatement sur la moitié nord de la Grande Terre, a commencé à se constituer. Les études de terrain se sont focalisées sur la récolte de données liées principalement aux modes d'occupation de l'espace caractérisant les sociétés kanak pré-contacts : sites d'habitat, ensembles horticoles anciens, sites spécialisés etc., tout en tentant de comprendre l'impact anthropique sur le milieu naturel au cours du temps (Sand, 1995 ; Sand, 1997).

* Archaeology, The University of Western Australia, emilie.dotte@uwa.edu.au

** Institut d'Archéologie de Nouvelle-Calédonie et du Pacifique, christophe.sand@iancp.nc, jacques.bole@iancp.nc, andre-john.ouetcho@iancp.nc

Dans le cadre de deux mémoires universitaires, Émilie Dotte (2004, 2005) s'est attachée à proposer une vision synthétique des sociétés kanak pré-contacts dans le nord de la Grande Terre, à partir d'analyses sur l'espace archéogéographique. L'approche dite « archéogéographique » s'intéresse à l'espace habité, exploité, géré, parcouru, donc anthropisé, des sociétés anciennes, à partir de données archéologiques spatialisées. Elle est donc aussi forcément orientée vers une tentative de compréhension des rapports à l'espace et des représentations liées aux types d'occupation spatiale de ces sociétés (Chouquer, 2004 ; Guillaud et Forestier, 2003).

Ces travaux ont contribué à mieux définir les modes d'appropriation de l'espace – ou dynamiques de territorialisation – des groupes humains pré-contacts : ce qui fait la constitution, le fonctionnement ainsi que la pérennisation des territoires. De façon schématique, en géographie, un processus de territorialisation peut se caractériser comme un processus d'appropriation d'un espace par un groupe humain, avec pour objectif de chercher à établir une correspondance entre ce groupe et l'espace choisi. Structurellement, tout groupe investissant un espace y aménage des lieux spécifiques porteurs de mémoire et d'identité, et les lie entre eux par des réseaux à caractère symbolique – comme les liens de mariage ou les généalogies des tertres-lignages du centre de la Grande Terre – mais également réels – comme le système d'habitat ou les ensembles horticoles (Ciattoni et Veyret, 2003 : 10). Selon les contraintes et opportunités offertes par le milieu local et les processus-réponses de celui-ci aux aménagements humains, se met en place un cycle de co-adaptations constantes entre le système socioculturel et les éléments environnementaux. L'approche archéogéographique considère que l'histoire de ces interactions est inscrite dans les formes des paysages.

Cette longue histoire d'interactions a commencé sur l'archipel calédonien il y a environ 3 000 ans, période qui correspond aux premières traces de peuplement humain avec l'arrivée sur les plages calédoniennes de groupes austronésiens de tradition culturelle Lapita (Sand, 2000 ; 2010), dont les descendants ont progressivement occupé la majorité des niches écologiques utilisables sur la Grande Terre (Sand, 2002). L'implantation humaine a transformé en profondeur les paysages et différentes dynamiques internes comme l'augmentation naturelle de la population, ont nécessité au cours du temps des adaptations et des réorganisations (Sand *et al.*, 2003b). Ce processus sur le temps long a vu se succéder différentes phases d'occupation de l'espace, avec à partir de la fin du premier millénaire après J.-C., l'émergence d'un ensemble culturel nouveau, marqué par une intensification de l'occupation de l'espace, et dont les artefacts de

culture matérielle portent toutes les caractéristiques traditionnelles kanak (Sand, 1995 ; Sand *et al.*, 2008). Les dynamiques de territorialisation qui ont émergé à cette période, dite « pré-contacts » (i.e. contacts occidentaux), se sont poursuivies jusqu'au premier contact en 1774. Il apparaît que celles-ci ont ensuite évolué au cours de deux phases distinctes : une période des premiers contacts dite « précoloniale », liées aux effets des visites éparées de navires, puis une période correspondant à la deuxième moitié du XX^e siècle, marquée par les installations d'occidentaux dans le cadre de la colonisation française.. Ainsi notre étude tient-elle à différencier la période strictement « pré-contacts » de celle dite « précoloniale ».

La période pré-contacts est définie dans cet article comme s'étendant de la fin du premier millénaire après J.-C., avec l'émergence de manifestations archéologiques explicites de « l'ensemble culturel traditionnel kanak » telles que définies par Sand (1995), jusqu'au tout premier contact européen par James Cook en septembre 1774. Une différenciation est clairement faite entre la période pré-contacts (avant 1774) et la période précoloniale (avant 1853, date de la prise de possession française). Cette séparation apparaît centrale pour la compréhension du mode d'occupation de l'espace des sociétés kanak traditionnelles et de ses évolutions au cours de la période précoloniale.

Ainsi, la définition d'une période pré-contacts utilisée pour ce travail part du postulat que les premiers contacts entre des groupes kanak de bord de mer et des navigateurs occidentaux à partir de 1774 ont engendré l'introduction de maladies nouvelles et un début d'effondrement démographique lié à des épidémies contre lesquelles les populations océaniques n'étaient pas naturellement immunisées (Kasarhérou, 1992 ; Sand, 1995 ; Sand *et al.*, 2000, 2007). L'ensemble des données archéologiques récoltées au cours des 15 dernières années montrent une forte densité d'occupation insulaire avant la fin du XVIII^e siècle, en contraste frappant avec les données ethnohistoriques et ethnologiques de la fin du XIX^e. Celles-ci présentent une population précoloniale faible et répartie en petits groupes mobiles éclatés à travers le paysage calédonien. Le fossé entre les données relatives aux périodes pré-contacts issues des études archéologiques et celles recueillies de façon sporadique pendant la période des premiers contacts, puis durant le premier siècle de colonisation, semble due à une mauvaise appréciation de la fréquence des contacts (Brou, 1979 ; Shineberg, 1967) et de leur impact. Les bouleversements commencèrent probablement à se produire dès la fin du XVIII^e siècle, engendrant des évolutions majeures pour les sociétés kanak, bien avant la prise de possession française : chutes de population, transfor-

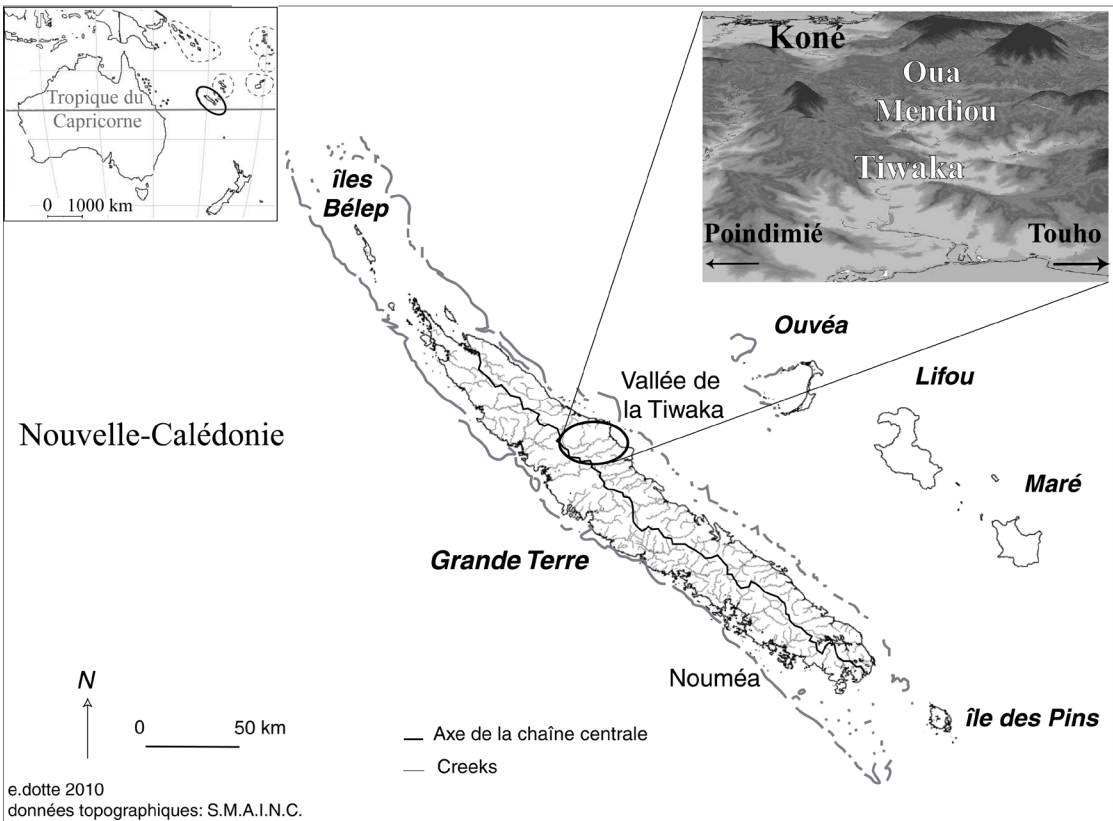


FIGURE 1. – Localisation de la Vallée de la Tiwaka (© É. Dotte, 2010, données topographiques SMAINC)

mations des systèmes politiques, déstructuration des modes d'occupation de l'espace, déplacements des groupes de leurs territoires d'origine (cf. par exemple Ta'unga, 1980) (Sand, 1995 : 281-309). Il est considéré ici que la différence de représentation du mode d'occupation spatiale Kanak entre archéologie et ethnologie est due à une différence d'époque historique – et non à une opposition fondamentale entre les données ou leur interprétation.

Ce positionnement est aussi lié au point de vue ethnologique sur les dynamiques d'évolution des sociétés combinant transmission et transformation. Des éléments socioculturels tels que les systèmes de représentation auront plus tendance à se pérenniser que les structures et pratiques sociales, plus modulables. En adoptant cette perspective, il est possible de travailler à un croisement des sources matérielles (modes d'occupation spatiale pré-contacts relevés par l'archéologie) et idéelles (systèmes de représentation kanak de l'espace et du lien homme-milieu observés par l'ethnologie) relatives à l'occupation de l'espace de la Grande Terre avant les premiers contacts (Dotte, 2004).

Les dynamiques de territorialisation peuvent être observées à travers des études de cas focalisées sur le Nord de la Grande Terre, s'articulant autour de plusieurs processus d'appropriation spécifiques de l'espace, qui peuvent être regroupés en trois points principaux :

- L'enracinement des groupes à un territoire donné, marqué par l'identification de « lieux fondateurs » mythiques ou réels et un processus lent de « sédentarité agricole », identifié par Jacques Barrau (1956).

- La mise en place d'une dynamique nouvelle autour de l'habitat sur terres au sein de hameaux structurés, qui évolue et se pérennise à travers des formes de mobilité gérées au sein du cadre territorial sédentaire.

- La transformation et l'intégration des formes du paysage, dans un territoire anthropisé idéal et concret, liées aux processus d'adaptation des systèmes socioculturels aux contraintes et opportunités offertes par le milieu.

Cet article se propose de synthétiser les données d'analyse obtenues par nos études sur ces trois points, à partir du croisement de données archéologiques et ethnologiques ou sociales, associées à des analyses spatiales archéogéographiques sous Système d'information géographique (voir appendice 1 pour une liste des données utilisées). Les régions considérées sont celles du Centre-Nord de la Grande Terre et plus précisément la vallée de la Tiwaka (figure 1).

Un espace-temps généalogique à pulsations irrégulières

En tentant une mise en perspective chronologique de données variées mais complémentaires, il est possible de proposer une interprétation historique, sur la longue durée, des récits kanak d'itinéraires liés aux généalogies des tertres-lignages. Cette approche aide à tisser un lien entre les données archéologiques qui plaident pour une sédentarité ancienne et les données ethnologiques qui démontrent l'existence de formes de mobilité. Il se dégage de l'analyse un schéma de co-existence de deux forces paradoxales mais complémentaires dans les dynamiques de territorialisation des sociétés pré-contacts : la mobilité et l'enracinement, un phénomène observable ailleurs en Mélanésie (par exemple, Bonnemaïson, 1979, 1997).

Dans les discours traditionnels kanak sur le passé tels que les généalogies ou les récits d'itinéraires de groupes, il n'est pas recherché de précision chronologique ni de lien direct par calculs de niveaux généalogiques. Il apparaît donc important de ne pas tenter d'historicisation de ces itinéraires avec des dates calendaires incertaines, en particulier pour les récits des phases anciennes. Jean-Marie Tjibaou décrivait l'histoire représentée dans les récits de tradition orale comme :

« une coupe de terrain faisant apparaître des strates superposées. Les couches sont d'épaisseurs différentes et les lignes qui les délimitent n'apparaissent pas avec la même précision. [...] La différence de clarté n'est pas liée à l'ancienneté mais aux empreintes sociales laissées par ceux qui ont vécu ce qui se rapporte à ces tableaux, ainsi qu'à la précision ou à l'imprécision des traditions orales qui les transmettent. » (Tjibaou et Missotte, 1976 : 70)

Ainsi :

« la succession des noms d'une généalogie ne doit pas s'interpréter dans une perspective historique mais selon une perspective hiérarchique. » (Tjibaou, 1996 : 74)

Cette conception lie donc temps et espace dans un passé de grande profondeur chronologique qui ne représente pas une continuité linéaire.

Dans cette perspective, la succession de tertres donnée à voir dans les généalogies, ne serait pas l'image d'une chronologie régulière (départ de lignées à chaque génération) mais peut-être la mémoire de moments historiques importants de mouvements de groupes, dont le souvenir aurait été sauvegardé en sautant les générations qui les séparent, et donc les périodes de sédentarité.

Il faudrait, par ailleurs, mieux comprendre les déplacements associés aux tensions démographiques et sociopolitiques qui semblent être apparues dans certaines zones de la Grande Terre

au cours des derniers siècles pré-contacts (Dotte-Sarout, 2012). Par exemple, la politique expansionniste paicî menée dans l'aire Centre-Nord dès le XVIII^e siècle est un phénomène marquant dans les généalogies et les traditions orales de la région (Bensa et Rivierre, 1982 ; Leblic, 2000 ; Bensa et Goromido, 2005). Enfin, les bouleversements liés aux premiers contacts et aux chutes de population ayant multiplié de façon exponentielle les mouvements de groupes au cours des générations précédant la prise de possession et les spoliations foncières, leur souvenir peut avoir marqué plus fortement les récits généalogiques.

En acceptant cette conception des récits d'itinéraires, il est possible de surpasser leur opposition apparente avec un mode d'occupation spatial pré-contacts à cadre sédentaire, tel que représenté dans plusieurs types de données que nous allons voir ci-dessous.

Sédentarité territoriale : cadre d'une mobilité vitale

Le cadre territorial sédentaire du système d'habitat pré-contacts se retrouve en effet à travers l'ensemble des données étudiées pour notre recherche : archéologiques, comme ethnologiques et géographiques (cf. Dotte, 2004 pour une synthèse). Leur comparaison produit une image cohérente basée sur le lien identitaire des hommes et des groupes sociaux à l'espace, au sein duquel l'habitat représente la matérialisation de la structure sociale et des actions de domestication du « sauvage » par les ancêtres, réalisées lors du défrichage et de la création des tertres (Bensa et Rivierre, 1982). Les allégories mythiques des récits généalogiques conservent le souvenir de ces événements fondateurs.

Le système d'habitat apparaît être organisé selon un emboîtement d'unités spatiales et sociales qui constituent l'unité maximale de ce qui est défini dans les langues kanak comme des « pays » (Bensa et Rivierre, 1982 ; Sand, 1997 ; Leblic, 2005, 2006). Ces emboîtements spatiaux et la complémentarité fonctionnelle des sites d'habitat au sein d'ensembles perceptibles à différentes échelles, sont visibles dans les données archéologiques. Différents niveaux de segmentation/regroupement d'unités spatiales ont ainsi pu être définis dans l'étude de la répartition des habitats à travers la vallée de la Tiwaka (figure 2) (Dotte-Sarout, 2004, 2005, 2012). Ces unités spatiales correspondaient probablement aux unités sociales définies par l'ethnologie et rentrent dans la logique d'organisation du système horticole et économique kanak, basé sur la complémentarité entre diverses zones écologiques – y compris pour les activités telles que la chasse ou la pêche (voir Leblic, 2010). Cette structuration de

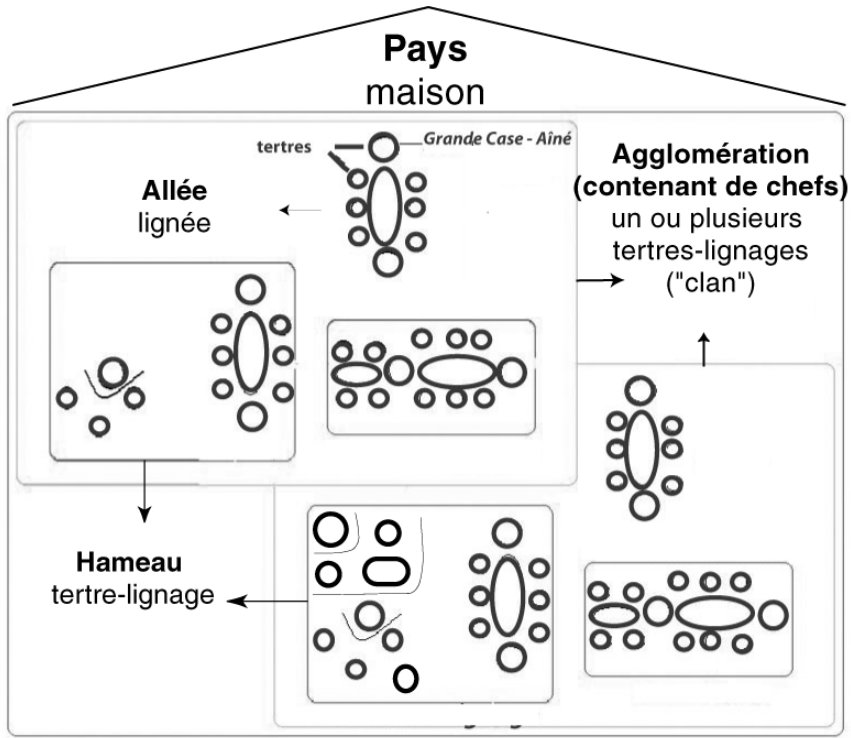


FIGURE 2. – Représentation schématique des unités socio-spatiales emboîtées en zone cèmuhî (© É. Dotte, 2010)

l'espace trouve aussi écho dans certaines des premières observations ethnohistoriques.

L'habitat kanak ancien se structure, après le tertre individuel, à partir d'une unité collective minimale qui est pour le Centre-Nord de la Grande Terre « l'allée », terme provenant de la traduction du mot cèmuhî *pomuvo*, qui sert à désigner symboliquement un site d'habitat occupé par un groupe domestique, en général une lignée ou un segment de lignage (Bensa et Rivierre, 1982 ; Boulay, 1990). Malgré la grande variété des plans (en allée centrale, en plates-formes successives le long d'un versant, en conglomérat), les données archéologiques montrent que l'habitat est toujours organisé par rapport à une grande case – caractérisée dans chaque site par un tertre plus haut et plus large que les autres (Sand, 1997). Celle-ci correspond selon les données ethnologiques à l'habitation de l'aîné du groupe de parenté qui y est rassemblé, mais est aussi lieu de réunion des hommes et de représentation du groupe (Bensa et Rivierre, 1982).

Dans le Centre-Nord, ces « allées » se sont révélées être organisées en fonction de la topographie du lieu d'implantation (Sand, 1997). L'emplacement lui-même semble souvent lié à la fonction supposée du site, selon le croisement de l'analyse archéologique et des données ethnographiques (site d'habitat d'un groupe domestique, site de retraite, site de prestige ou habitat de personnage sociopolitique important) (Sand et Ouetcho, 1993). On trouve dans notre corpus,

qui concerne principalement une zone montagneuse, une majorité, bien que légère, d'« allées » organisées en allée centrale, placées le long de lignes de crête le plus souvent, parfois en plaine (cf. fig.2 et 3). On observe en effet que les espaces élevés semblent être préférés pour l'implantation de sites d'habitat dans l'ensemble de la vallée de la Oua-Mendiou/Tiwaka (Dotte, 2005).

On trouve à l'échelle supérieure ce que l'on peut appeler des « hameaux », réunissant plusieurs « allées » soit sous un même toponyme (pouvant alors correspondre à un tertre-lignage), soit uniquement sur la base du voisinage et du partage de mêmes zones horticoles. À travers les différentes sources étudiées, on observe que ce niveau de regroupement, souvent mal défini, est avant tout basé sur la co-résidence, entraînant probablement une solidarité dans les travaux horticoles (Dotte, 2004). Ces hameaux peuvent parfois réunir plusieurs allées alignées le long d'une ligne de crête (figure 3).

Plusieurs hameaux appartiennent à une même « agglomération », selon le terme proposé par Bensa et Rivierre (1982), pour désigner ce que les langues vernaculaires du Centre-Nord de la Grande Terre nomment un « contenant de chefs ». De tels ensembles ont été identifiés lors de l'inventaire des sites archéologiques situés le long du tracé de la route Koné-Tiwaka (Sand et Ouetcho, 1993) bien que ceux-ci restent très incomplets. En croisant les données ethnologiques et archéologiques, il est possible

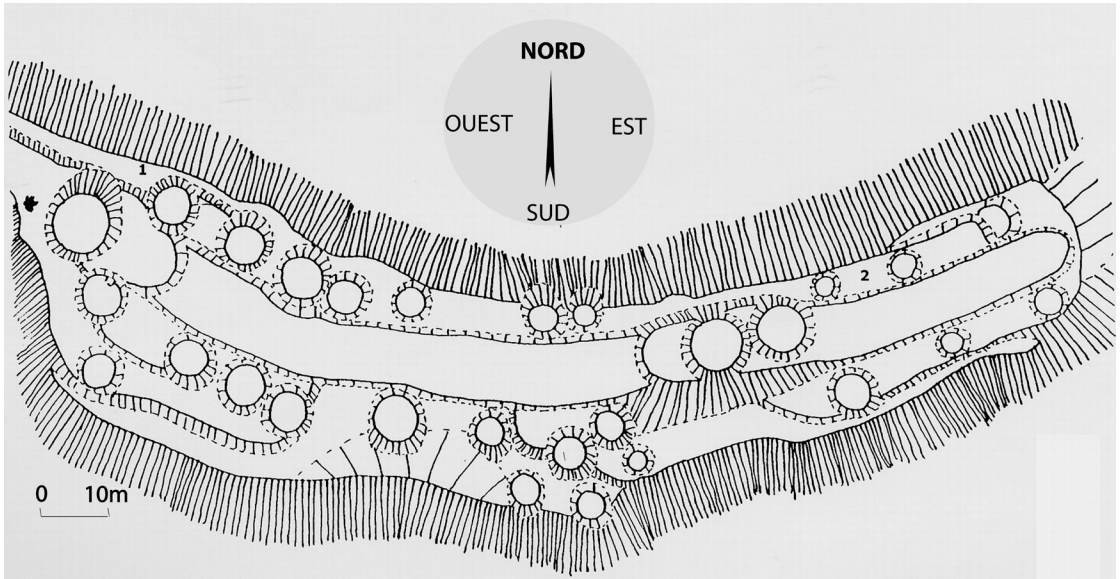


FIGURE 3. – Exemple d’habitat en allée centrale dans la vallée de la Tiwaka (d’après Sand et Ouetcho, 1993). On remarque l’enchaînement de deux allées le long de la même ligne de crête

d’avancer l’hypothèse selon laquelle ces unités territoriales semblent s’organiser de façon relativement autonome. D’une part, socio-politiquement, elles semblent gérées par un premier niveau hiérarchique de « grand frère » ou « chef », placé à la tête d’un groupe de parenté qui peut correspondre soit à un « clan », soit à un « segment de clan » (Bensa et Rivierre, 1982 : 47, 49, 59). D’autre part, économiquement, elles représentent un espace regroupant plusieurs types de sites horticoles travaillés en commun à diverses échelles selon la fonction des productions, lieux tabous des anciens tertres du clan et sites funéraires, ainsi qu’une zone de forêt, remplissant à la fois un rôle économique (ressources horticoles) et symbolique (habitat des esprits ancêtres du groupe) (Bensa et Rivierre, 1982 : 47-49 ; Lebllic, 2005 ; Dotte-Sarout, 2012). Il doit être signalé que ce rassemblement d’« allées » vivantes et abandonnées représente une difficulté pour les interprétations archéologiques, car l’identification des « allées » actives simultanément est problématique, tant que l’on en reste au stade d’analyse du paysage sans fouille à but chronologique et récoltes d’informations de traditions orales (Sand *et al.*, 2007 ; Dotte *et al.*, 2010).

Enfin, le niveau supérieur et maximal, celui du « pays », présente un territoire qui s’étend sur une ou plusieurs vallées attenantes, et qui regroupe plusieurs « agglomérations », des lieux magiques ou symboliques liés à l’ensemble du groupe social et parental, « maison » ou correspondant à un ou plusieurs « clans » (Bensa et Rivierre, 1982 : 32-34). La parenté peut être basée sur la consanguinité ou sur la corésidence mythique ; elle sert avant tout de ciment social (*id.*). Le « pays » est aussi constitué de sites horticoles,

dont les infrastructures – en traversant tout le « pays » – pourraient démontrer une gestion commune à l’échelle de l’ensemble des groupes sociaux qui l’habitent. Ces groupes étaient organisés hiérarchiquement au sein d’un système politique de chefferie, polyclanique ou clanique (Guiart, 1992). Ils disposaient de fonctions différentes et complémentaires – maîtres de la terre, maîtres des cultures, etc. – qui influèrent sur les choix d’implantation de leur habitat à travers le « pays » (Bensa et Rivierre, 1982 ; Boulay, 1990 ; Lebllic, 2010).

Cet ensemble ne peut encore être solidement démontré, à notre stade de connaissances, dans les données archéologiques, mais il est déjà perceptible compte tenu de l’étendue de certains sites horticoles, de la répartition des sites d’habitat et de sites désignés comme sacrés au sein du paysage. Il constitue une zone archéogéographique cohérente, d’abord économiquement, par la production et la prédation dans divers géosystèmes. Cette cohésion de l’espace humain est aussi marquée à un niveau socio-culturel, avec des lieux rattachés à des mythes d’origine communs à tous les clans du territoire, la présence de plusieurs regroupements de sites archéologiques pouvant être identifiés comme des « agglomérations », et des données de traditions orales, qui révèlent l’existence de sites plus difficilement identifiés par les prospections ou le travail de photo-interprétation, comme des lieux d’échanges ou de sépultures (Dotte, 2005).

Socialement, le système d’habitat kanak pré-contact repose donc sur une sédentarité, au niveau de l’entité spatiale de l’« agglomération », elle-même intégrée dans un territoire, ou « pays » selon les termes kanak, qui correspond



FIGURE 4. – Billons et canaux horticoles relevés sur la plaine de la Tiwaka (© É. Dotte)

à une unité politique forte. Les tertres abandonnés sont les marques visibles de la présence des aïeux protecteurs, la preuve du lien généalogique des groupes présents avec ces ancêtres fondateurs. Le rapport identitaire et magique qui est ainsi créé entre les hommes et leur espace fondateur, semble démontrer un attachement fondamental des groupes à leur espace territorial, d'ailleurs mis en avant par les travaux ethnologiques (Leenhardt, 1953 ; Guiart, 1956, 1992 ; Bensa, 1992 ; Leblic, 2005, 2006). Le territoire rassemble sur un même espace, les générations passées et présentes des fils de l'ancêtre mythique qui construisit le premier tertre à l'origine du « pays » et de la « maison » :

« C'est que le maciri [« pays », NDLR], notion née du spectacle des arbres dont l'aïeul semble avoir développé la vie, conte une histoire, et c'est au contact de cette histoire que le Canaque se sent à la fois soi-même et participant du séjour paisible où il se trouve. » (Leenhardt, 1953 : 44)

À partir des données relatives au système horticole pré-contacts, il apparaît que la « sédentarité agricole » de Jacques Barrau se réalisait de même au sein du cadre spatial large de territoires de chefferies/« maisons ». Les groupes avaient leur habitat installé pour plusieurs générations au milieu de parcelles de cultures horticoles (figure 4), construites progressivement et utilisées en jachère tournante. À ce sujet, on dispose notamment de la description de James Cook observant côte à côte les champs au repos, ceux en utilisation et ceux remis en exploitation (Beagle-

hole, 1961 : 534). Alain Saussol note aussi que les billons d'ignames (associés à la canne à sucre) étaient souvent cultivés par tronçons, le reste étant laissé en jachère (1990).

On pouvait également aller installer un nouveau champ fort loin de l'habitat. Cette pratique est visible dans les prospections archéologiques, mais aussi dans les récits et légendes qui parlent régulièrement de personnes, femmes en général, marchant longuement le long des sentiers et à travers les montagnes avant d'arriver à leur parcelle de culture, souvent des tarodières (Bensa et Rivière, 1982 ; Guiart, 1992). Ces données, qui ne sont pas encore clairement définies dans un cadre chronologique, laissent penser que l'itinérance des cultures liée aux nécessités de la jachère était en partie indépendante du rythme de déplacement/sédentarité de l'habitat. De plus, cette itinérance, alliée à un retour cyclique sur d'anciennes structures horticoles laissées au repos, contribuait aux processus de territorialisation, par l'extension (nouvelles parcelles) et la pérennisation (réutilisation) du cadre fixe du territoire.

Enfin, si la mise en place de systèmes d'exploitation intensive est un phénomène généralement associé à une forte pression démographique, c'est aussi le signe qu'un large groupe social est alors organisé sur un espace territorial suffisamment étendu et bien géré pour établir un ensemble de cultures complémentaires et tournantes, et réaliser les infrastructures nécessaires, principalement pour les cultures d'irrigation (Glaumont, 1897 ; Spriggs, 1990 ; Saussol, 1990 ; Sand, 1995 : 172).

Les cadres fixes de l'habitat et du système horticole, aux niveaux du « pays » et peut-être de l'« agglomération », assuraient donc la pérennisation de l'occupation d'un groupe social étendu sur un même territoire. Néanmoins, la transmission de ce mode d'occupation spatial était fondamentalement liée à une dynamique interne de mobilité, déjà perçue dans le fonctionnement du système horticole. Les territoires fonctionnaient sur la base d'une tension constante entre forces de mobilité et structure sédentaire.

Mobilités intégrées au système sédentaire comme dynamique de transmission territoriale

L'étude des documents ethnographiques et ethnohistoriques (appendice 1 et, pour une synthèse, cf. Dotte, 2004) met en effet en évidence l'existence de phénomènes de migration de groupes plus ou moins importants à la période précoloniale. Ces mouvements apparaissent avant tout liés à la déstructuration des systèmes anciens d'occupation des territoires kanak dans les décennies précédant la prise de possession, mais leurs mécanismes peuvent renseigner sur des formes plus anciennes de mobilité.

D'après les récits (recueillis par exemple dans Lambert, 1900 ; Leenhardt, 1953 ; Ta'unga, 1980 ; Bensa et Rivierre, 1982), ces mouvements apparaissent avoir été effectués à la suite de deux types de situations. Premièrement, des migrations ponctuelles à grande échelle survenaient – dans les traditions orales – en raison d'événements historiques qui ne laissaient d'autre choix que la fuite : des guerres ou conquêtes, une dictature rompant l'équilibre entre le chef et les sujets, des catastrophes naturelles entraînant une famine. Il apparaît à travers des données ethnologiques (Bensa, 1992 ; Bensa et Goromido, 1997), qu'il existait dans les sociétés pré-contacts des mécanismes de régulation de ces anomalies, permettant de rétablir l'équilibre au sein du modèle à base sédentaire. En intégrant par exemple l'aîné des nouveaux venus comme chef, il était possible d'utiliser ces arrivées de groupes extérieurs de façon dynamique, comme « sujets » multipliant la force de travail, ancêtres protecteurs potentiels ou nouvelle lignée de chefs (*id.*).

Deuxièmement, des phénomènes de mobilité plus restreints apparaissent, d'une part, dans les traditions orales sur des départs liés à la différence aîné/cadet, pratique largement répandue en Océanie et d'origine probablement ancienne ; d'autre part, dans une description faite par Leenhardt (1953 : 43) de l'habitude d'abandonner un habitat à la suite de la mort d'un aîné prestigieux. Un groupe domestique se détachait alors du groupe d'origine pour créer sa propre « allée », très probablement au sein de la même

« agglomération », voire du même hameau. Leenhardt (1953 : 45) note qu'après une période d'abandon et de tabou de plusieurs générations, les anciennes « allées » pouvaient être réutilisées – présentant l'avantage d'avoir la majorité de leurs infrastructures déjà réalisées. Cette pratique est visible au niveau archéologique, avec plusieurs niveaux d'occupation et d'abandon/destruction/réaménagement identifiés dans certains tertres fouillés (Sand *et al.*, 2007 ; Dotte-Sarout, 2012). Dans cette dynamique, se met en place de façon mécanique un processus de « développement cellulaire » des « allées », qui se multiplient avec le départ de cadets allant créer une nouvelle « allée » avec leur propre lignée. Un calcul simple montre que toute multiplication de ce processus d'éclatement en termes de générations aurait, en quelques siècles, abouti à un nombre massif de sites (cf. Sand, 1995 : 167). Cependant, il reste difficile de clairement définir l'étendue de cette tradition à la période pré-contacts.

Ainsi, bien que les données ethnologiques laissent apparaître que l'aîné pouvait hériter du tertre dominant paternel et que les cadets avaient alors tendance à quitter l'« allée » d'origine, rien n'oblige à croire que ces départs se faisaient toujours dans des conditions entraînant une installation lointaine. La logique du système laisse plutôt penser que les cadets avaient intérêt à s'installer à proximité de leur groupe de parenté, au sein du même « hameau »/espace du tertre-lignage, ou du moins de la même « agglomération »/espace du clan. Dans les données archéologiques d'analyse spatiale, ces successions d'« allées » à proximité les unes des autres sont clairement identifiables, ainsi que l'émergence dans certains cas d'un alignement de plusieurs allées centrales, qui se développent à partir d'un nouveau Grand Tertre, situé dans l'alignement et inférieurement au tertre dominant de la première « allée » (cf. fig. 2 ; Sand et Ouetcho, 1993 ; Dotte, 2004).

La chronologie d'occupation et possibles abandons / ré-occupations de ces multiples sites commencent à être mieux connue grâce à toute une série de fouilles et datations récentes (Sand *et al.*, 2008, 2009 ; Dotte-Sarout, 2012). Celles-ci restent toutefois mieux connues pour la période pré-coloniale (*id.*), grâce aux sources ethnohistoriques et aux travaux ethnographiques réalisés depuis le XIX^e siècle. Il doit également être souligné que les limitations de la technique du carbone 14 empêchent d'obtenir pour le dernier demi-millénaire, des précisions de datation à la génération près.

Ces phénomènes de mobilité restreinte et ponctuelle au cours de la période pré-contacts, ont permis une multiplication progressive des « allées » par scission. Avec les pratiques envisagées d'abandons/réutilisations d'anciennes « allées », elles engendraient une dynamique spatiale et temporelle du système d'habitat assurant la

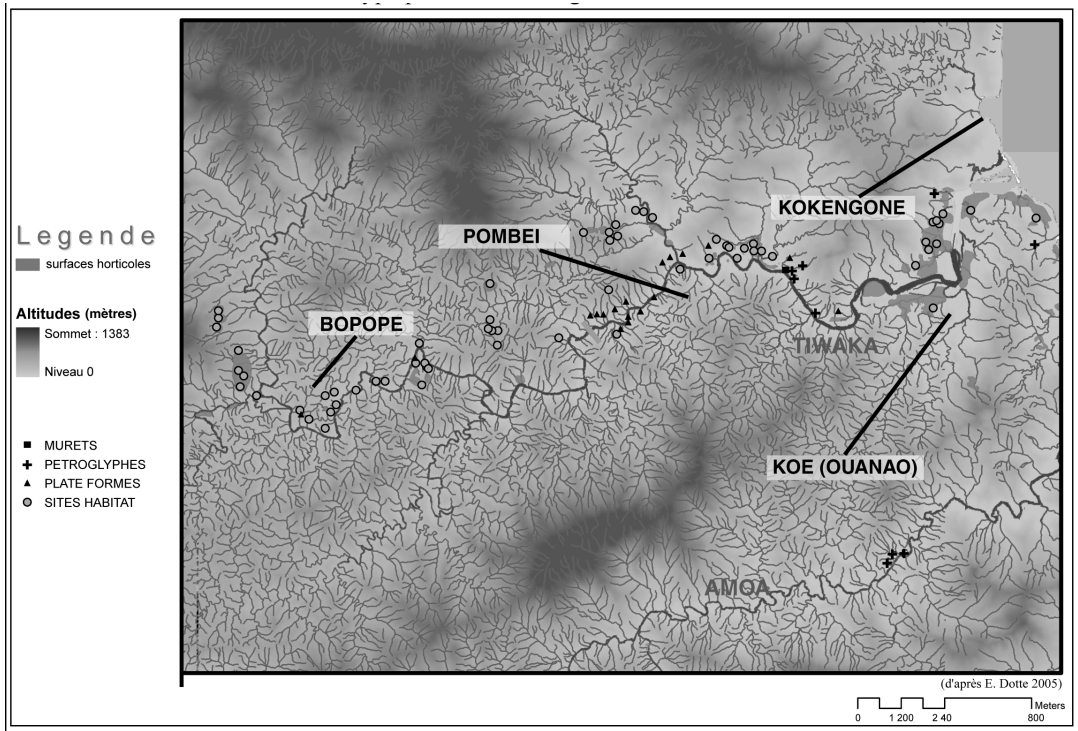


FIGURE 5. – Sites kanak de type précolonial enregistrés dans la vallée de Tiwaka (d'après É. Dotte, 2005)

pérennisation de l'occupation du territoire en gérant les déplacements au sein de cadres fixes. Cette itinérance limitée de l'habitat et les rotations des ensembles horticoles, liés aux nécessités des jachères tournantes, réalisaient un ensemble de maillages sociaux qui traversaient et faisaient évoluer la structure rigide constituée par les emboîtements de segments spatiaux du système d'habitat. Ainsi, le cadre fixe des modes d'occupation spatiale pré-contacts évoluait et se transmettait sur le « temps long » par le biais de formes de mobilité des groupes et des structures horticoles, intégrées par le système sédentaire au niveau territorial.

Intégration des formes du paysage au sein du système territorial : une étude de cas

Les dynamiques de territorialisation qui résultaient de ces forces en tension entre enracinement et mobilité, ont été analysées dans le cadre d'une étude archéogéographique sur la transversale Koné-Tiwaka (Dotte, 2005). Certains modes d'appropriation des différentes formes du paysage ont ainsi pu être identifiés au sein des systèmes de territorialisation kanak pré-contacts dans le Centre-Nord de la Grande Terre. Cette appropriation d'un espace par un groupe est marquée par des lieux fondateurs, des lieux habités, des lieux cultivés, des lieux magiques, tous liés à travers un maillage de réseaux de relations sociales et spatiales – sentiers par exemple – et

parsemés de zones de moins en moins anthropisées (forêts proches et profondes) ou retournées au « sauvage » (jachères, sites d'habitats abandonnés), aussi intégrées au territoire (Leblic, 2005 ; Dotte-Sarout, 2012). Ces territoires pré-contacts représentaient des écosystèmes particuliers, fonctionnant par co-adaptations continues des deux éléments principaux que sont le milieu et le système socioculturel. Ils forment ainsi, ensemble, l'« écoumène » tel qu'expliqué par le géographe A. Bercque (2000) : l'espace anthropisé, à la fois selon des modes concrets (infrastructures) et symboliques (fonction sociale des forêts ou des terres abandonnées par exemple), dans lequel vivent les sociétés.

Le fonctionnement de ces écosystèmes et les dynamiques de territorialisation qui en résultent, ont pu être caractérisés dans la vallée de la Oua-Mendiou/Tiwaka en utilisant une base de données sous SIG (Dotte, 2005). Cette démarche d'analyse multivariable, permet de croiser différents types de données spatialisées et de créer au final un modèle systémique d'organisation des données sur l'« écoumène-vallée ».

En croisant des données archéologiques, environnementales et socioculturelles spatialisées, il a été possible de proposer une reconstitution de l'espace archéogéographique pré-contacts dans la vallée. L'objectif était de déceler les témoignages des relations société/milieu ainsi que les signes des dynamiques responsables de la création de ces paysages, grâce à une comparaison des analyses spatiales, des analyses des formes du pay-

sage et des dynamiques environnementales, en parallèle aux dynamiques sociales.

Cette étude a démontré que l'échelle de la vallée alluviale apparaît effectivement comme un espace archéogéographique cohérent pour définir un territoire pré-contacts : il regroupe l'ensemble des éléments sociaux nécessaires – différentes unités d'habitat emboîtées, sites horticoles organisés en rapport, sites symboliques – mais il représente également un espace cohérent au niveau environnemental, en tant qu'écosystème.

Les analyses menées ont montré que l'écoumène de la vallée de la Oua-Mendiou/Tiwaka fonctionnait à la fin de la période pré-contacts, selon une double dynamique d'intégration : par anthropisation du milieu à des degrés variés et par organisation du système socioculturel en fonction de ce milieu.

Par exemple, dans les paysages de vallées encaissées tels que celui de la Tiwaka, les lignes de crêtes et promontoires représentaient des zones d'implantation relativement attrayantes, notamment en rapport avec l'irrégularité du régime hydrique sur la Grande Terre (Dotte *et al.*, 2010). L'omniprésence du relief montagneux dans le paysage a pu amener les hommes à valoriser particulièrement l'installation sur zones surélevées et à favoriser une implantation le long des espaces étroits et allongés dessinés par les lignes de crêtes, pour lesquelles le plan d'habitat en allée centrale est particulièrement adapté. Ainsi, un mode d'occupation spatiale préférant les espaces élevés, quitte à s'éloigner des cours d'eau principaux, a été mis en évidence à travers les analyses sous SIG (Dotte, 2005 : carte 07).

Le fait que le plan en allée centrale soit devenu pour le Centre-Nord le plan idéal, matérialisant l'organisation sociale de l'unité qui l'occupe, peut montrer comment l'intégration des formes du paysage, au sein du système d'occupation spatiale, a pu influencer le mode de représentation et le système socioculturel dans cette partie de la Grande Terre.

Ainsi, on peut voir la relation homme-milieu comme un système d'évolutions cyclique :

- adaptation des hommes, c'est-à-dire à la fois de leurs représentations du monde et de leurs aménagements, à un nouveau milieu (migrations ou changements environnementaux) ;
- transformation du milieu par l'action humaine, selon ces représentations, à travers la mise en place d'infrastructures pour tenter de contrôler les aléas environnementaux et de tirer profit des opportunités offertes par ce milieu ;
- adaptation et réponses du milieu aux forçages anthropiques, entraînant de nouvelles adaptations des groupes humains, etc.

Cependant, nos analyses socio-spatiales et l'exemple de l'habitat sur crête montrent égale-

ment que les relations liées à l'installation humaine à travers un espace – transformé en territoire –, sont plus complexes qu'une simple dynamique adaptation au milieu/transformation du milieu par les hommes. En effet, dans le jeu des contraintes et opportunités environnementales, le choix humain joue toujours un rôle face aux options d'aménagements et d'adaptation. Dans le même temps, les choix humains sont influencés par la représentation du monde et le système socioculturel du groupe, alors que ces derniers sont eux-mêmes le fruit du milieu au sein duquel s'est développée chaque société. Les co-adaptations et influences entre société et milieu ne peuvent donc être strictement distinguées ou hiérarchisées, car ces deux éléments n'existent qu'ensemble : c'est l'idée que porte le concept d'écoumène.

Conclusion

Les dynamiques d'appropriation de l'espace par lesquelles les groupes sociaux kanak de la période pré-contacts ont constitué puis entretenu leur territoire, étaient basées sur des relations complexes à l'espace et au milieu. Elles combinaient enracinement identitaire et sédentarité territoriale à la fois politique et économique, mobilité gérée au sein de ce cadre fixe et garante de la reproduction du territoire à travers le temps et l'espace, dynamique d'intégration des formes du paysage au sein du territoire idéal et concret et par là, co-adaptations entre les systèmes socioculturels et environnementaux. Ces particularités des relations des sociétés kanak pré-contacts au territoire portent en elles une part d'héritage commun avec les autres sociétés de Mélanésie. Il reste encore beaucoup de travail de terrain à mener afin de clarifier quelles parties de cette intensification structurée de l'occupation spatiale par les sociétés kanak est liée à des racines aux origines anciennes, héritées des premiers groupes austronésiens qui s'installèrent il y a 3 000 ans sur les plages calédoniennes, et quelle partie est liée aux processus d'adaptation développés face aux contraintes spécifiques de la Grande Terre au cours des millénaires suivants.

La démarche d'archéologie environnementale présentée ici n'a pas uniquement un intérêt scientifique. Elle permet de proposer des pistes pour une mise en valeur du patrimoine kanak ancien, tout en replaçant les problématiques dans un environnement contemporain : comprendre les mécanismes d'adaptation du milieu calédonien à l'action humaine pour mieux gérer sa protection dans l'avenir, mais aussi les moyens développés par les sociétés anciennes pour s'adapter à leur environnement au cours du temps (Sand *et al.*, 2009 ; Dotte *et al.*, 2010 ; Dotte-Sarout, 2012).

Ces analyses apparaissent en effet aujourd'hui comme une contribution essentielle de l'archéologie aux évolutions en cours en Nouvelle-Calédonie. Elles sont aussi un moyen d'explorer une question universelle sur les relations entre « nature » et « culture », et la matérialisation (dans les données archéologiques) de la représentation que s'en font les sociétés océaniques : comme deux réalités unies, le lien étant réalisé à travers l'homme, « le trait d'union entre ces deux notions » (Hwala et Tein, 2003).

Appendice 1

Données utilisées pour l'analyse comparative et le SIG archéologique (détails dans Dotte, 2004, 2005) :

- archéologiques : relevés par Sand, Ouetcho et Bolé (Sand et Ouetcho, 1993 ; Sand, 1997) des sites d'habitat et horticoles le long de la vallée de la Oua-Mendiou/Tiwaka; travail de photo-interprétation sur photos aériennes (Dotte, 2005) ;

- ethnologiques et sociales : notamment Bensa (1990, 1992), Bensa et Rivierre (1982), Boulay (1990), Guiart (1956, 1992), Kasarhérou (1992), Lambert (1900), Leenhardt (1930, 1953), Pillon (1998), Tjibaou (1976, 1996), enquête de toponymie de la province Nord (2005) ;

- ethnohistoriques des premiers contacts : journaux de Forster (1777), de Cook publiés par Beaglehole (1961), La Billardièrre (1799) et cartes historiques du XIX^e siècle (DITTT - Direction des Infrastructures, de la Topographie et des Transports terrestres de Nouvelle-Calédonie) ;

- de géographie culturelle ou relatives au système horticole : notamment Barrau (1956), Doumenge (1975), Saussol (1990).

- de la vallée de la Oua-Mendiou/Tiwaka : cartes géologiques du sous-sol, couverts pédologique et végétal, topographie, (cartes BRGM - Bureau de Recherches géologiques et minières de France, IRD - Institut de Recherche pour le Développement et IGN - Institut géographique national, numérisées par le SMAI - Service de Méthodes administratives et informatiques de Nouvelle-Calédonie et la DIMENC - Direction de l'Industrie, des Mines et de l'Énergie de Nouvelle-Calédonie).

Avertissement

Cet article est une synthèse de recherches réalisées sous l'affiliation précédente d'Émilie Dotte-Sarout, avec l'Université Paris I-Panthéon Sor-

bonne, Équipe d'Ethnologie préhistorique, UMR CNRS 7041.

Remerciements

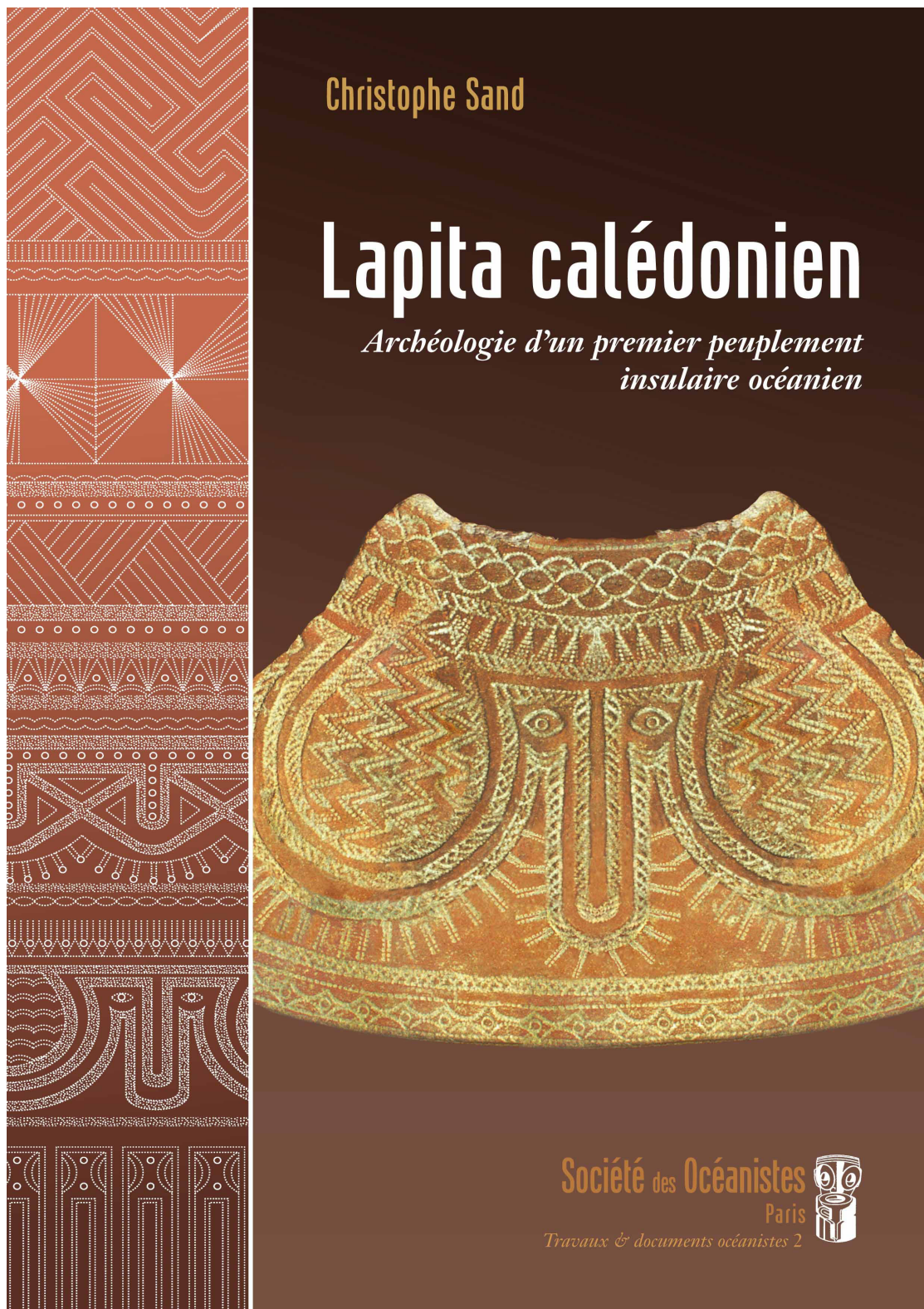
Les analyses menées dans le cadre des deux mémoires universitaires sur lesquels se base cet article ont pu être réalisées grâce au soutien de l'ancien département Archéologique du service des Musées et du Patrimoine de Nouvelle-Calédonie, ainsi que grâce à l'aide et l'accueil offert par le SMAI. Nous tenons à remercier Gilles Pestana, Mathias Faurie, Éric Conte, Isabelle Leblac et les relecteurs anonymes pour les commentaires et corrections apportés aux premières versions de cet article issu d'une présentation donnée au colloque Corail 2005 de Nouméa intitulé « Territoire et Patrimoine en Océanie ».

BIBLIOGRAPHIE

- BARRAU Jacques, 1956. *L'agriculture vivrière autochtone de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Commission du Pacifique Sud.
- BEAGLEHOLE John C., 1961. *The Journals of Captain James Cook on His Voyages of Discovery*, vol. 2, Cambridge, Cambridge University Press.
- BENSA Alban, 1990. La société kanak, in R. Boulay (éd.), *La maison kanak*, Paris, Parenthèses-ADCK-ORSTOM, pp. 17-19.
- , 1992. Terre kanak : enjeu politique d'hier et d'aujourd'hui, *Études rurales* 127-128, pp. 107-131.
- BENSA Alban et Antoine GOROMIDO, 1997. The political order and corporal coercion in Kanak societies of the past (New Caledonia), *Oceania* 68, pp. 84-106.
- , 2005. *Histoire d'une chefferie kanak. Le pays de Koohné (Nouvelle-Calédonie)*, Paris, Karthala.
- BENSA Alban et Jean-Claude RIVIERRE, 1982. *Les Chemins de l'alliance*, Paris, SELAF.
- BERCQUE Augustin, 2000. *Écoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*, Paris, Belin.
- BOULAY Roger, 1990. *La maison kanak*, Paris, Parenthèses-ADCK-ORSTOM.
- BONNEMAISON Joël, 1979. Les voyages et l'enracinement, formes de fixation et de mobilité dans les sociétés traditionnelles des Nouvelles-Hébrides, *L'Espace géographique* 4, pp. 304-318.

- , 1997. *Les gens des lieux, histoire et géosymboles d'une société enracinée : Tanna*, Paris, ORSTOM.
- BROU Bernard, 1979. Contacts de pré-acculturation en Nouvelle-Calédonie. 1774-1853, *Bulletin de la Société des études historiques de Nouvelle-Calédonie* 39, pp. 45-58.
- CHOUQUER Gérard, 2004. À propos de l'espace des sociétés rurales anciennes : le sens d'une recherche archéogéographique, *Environnement, Sociétés, Espace, thèmes transversaux de l'UMR ArcScan IV 2002/2003*, CNRS-Paris I - Paris IV, pp. 31-34.
- CIATTONI Annette et Yvette VEYRET, 2003. *Les fondamentaux de la géographie*, Paris, Armand Colin.
- DOTTE Émilie, 2004. Système territorial d'organisation de l'habitat kanak pré-contacts. Comparaison des études archéologiques et ethnologiques, mémoire de maîtrise d'archéologie, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne.
- , 2005. L'espace archéogéographique pré-contacts sur la Grande Terre de Nouvelle-Calédonie, mémoire de DEA d'archéologie et environnement, Université Paris I - Panthéon-Sorbonne.
- DOTTE-SAROUT Émilie, 2012. « Le bois Ancêtre ». Arbres, forêts et occupation kanak précoloniale sur la Grande Terre de Nouvelle-Calédonie : étude de cas et approche anthracologique dans la vallée de la Tiwaka (Nord-Est), in F. Angleviel (éd.), *La Mélanésie. Actualités et études*, tome I, Paris, L'Harmattan, pp. 129-148.
- DOTTE Émilie, Christophe SAND, John BOLE et André-John OUETCHO, 2010. "De milieux en paysages". Le rôle des variations climatiques dans les transformations du système socio-écologique en Nouvelle-Calédonie, à la période pré-contact : approche archéogéographique, in F. Valentin et M. Hardy (éds), *Hommes, milieux et traditions dans le Pacifique Sud*, Paris, De Boccard, chapitre 14, pp. 211-228.
- DOUMENGE Jean-Paul, 1975. *Paysans mélanésien en pays Canala*, Paris, CNRS, Travaux et documents de géographie tropicale 17.
- FORSTER Georg, 1777. *A Voyage Round the World*, vol 2., London.
- GLAUMONT Gustave, 1897. La culture de l'igname et du taro en Nouvelle-Calédonie, travaux gigantesques des Indigènes, *L'Anthropologie* 8, pp. 41-50.
- GUIART Jean, 1956. L'organisation sociale et coutumière de la population autochtone de la Nouvelle-Calédonie, in J. Barrau (éd.), *L'agriculture vivrière autochtone de la Nouvelle-Calédonie*, Nouméa, Commission du Pacifique Sud.
- , 1992 (rééd. revue). Structure de la chefferie en Mélanésie du Sud, Paris, Institut d'Ethnologie.
- GUILLAUD Dominique et Hubert FORESTIER, 1996. *Les hameaux de karsts, occupation ancienne de la vallée de Koumac*, Nouméa, ORSTOM, Documents scientifiques et techniques 2.
- , 1998. Archéo-géographie d'anciens sites d'habitat en Nouvelle-Calédonie septentrionale, *Man and Culture in Oceania* 14, pp. 99-119.
- , 2003. Pour une archéogéographie. La reconstitution des anciennes occupations et leurs enjeux actuels dans le Nord de la Nouvelle-Calédonie, in D. Guillaud, C. Huetz de Lempis et O. Sevin (éds), *Îles rêvées. Territoires et identités en crise dans le Pacifique insulaire*, Paris, PRODIG-IRD-Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, pp. 267-290.
- HWALA Moïse P. et Gilbert K. TEIN (éds), 2003. *L'homme en relation avec la nature, entretien retranscrit, Approches autour de culture et nature dans le Pacifique Sud*, Actes du XIII^e colloque CORAIL, Nouméa, Expressions.
- KASARHEROU Christiane, 1992. Histoire démographique de la population mélanésienne de la Nouvelle-Calédonie, thèse de doctorat, Université Paris I.
- LA BILLARDIERE Jacques J. H., 1799. *Relation du voyage à la recherche de La Pérouse, 1791-1794*, vol. 2, Paris, Imprimeries de La Sorbonne.
- LAMBERT Pierre (père), 1900. *Mœurs et superstitions des Néo-Calédoniens*, Nouméa, Nouvelle Imprimerie nouméenne.
- LEBLIC Isabelle, 2000. Le dualisme matrimonial paicî en question (Ponéhirouen, Nouvelle-Calédonie), *L'Homme* 154-155 : *Questions de parenté*, pp. 183-203.
- , 2005. Pays, « surnature » et sites « sacrés » paicî à Ponéhirouen (Nouvelle-Calédonie), *Journal de la Société des Océanistes* 120-121, pp. 95-112.
- , 2006. Le chronotope kanak. Parenté, espace et temps en Nouvelle-Calédonie, in S. NAIM (éd.), *La rencontre du temps et de l'espace : Approches linguistique et anthropologique*, Leuven, Peeters, pp. 63-79.
- , 2010. *Vivre de la mer, vivre avec la terre... en pays kanak. Savoirs et techniques des pêcheurs kanak du sud de la Nouvelle-Calédonie*, Paris,

- Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes 1.
- LEENHARDT Maurice, 1930. *Notes d'ethnologie néo-calédonienne*, Paris, Université de Paris, Travaux et mémoires de l'Institut d'Ethnologie VIII.
- , 1953 (rééd. augmentée). *Gens de la Grande Terre*, Paris, Gallimard.
- PILLON Patrick, 1998. Les ancrages symboliques et sociaux de l'occupation de l'espace et de l'organisation territoriale en pays Méa (Nouvelle-Calédonie), *Journal de la Société des Océanistes* 107, pp. 199-224.
- SAND Christophe, 1995. *Le Temps d'avant. La préhistoire de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, L'Harmattan.
- , 1997. Variété de l'habitat ancien en Nouvelle-Calédonie, *Journal de la Société des Océanistes* 104, pp. 39-66.
- , 2000. THE Specificities of the «Southern Lapita Province»: the New Caledonian case, *Archaeology in Oceania* 35, pp. 20-33.
- , 2002. Creations and Transformations of prehistoric landscapes in New Caledonia, the southern most Melanesian Islands, in T. Lidefeged and M. Graves (eds), *Pacific Landscapes: Archaeological Approaches in Oceania*, Los Osos, Easter Island Foundation, pp. 11-34.
- , 2010. *Le Lapita calédonien. Archéologie d'un premier peuplement insulaire océanien*, Paris, Société des Océanistes, Travaux et documents océanistes 2.
- SAND Christophe, Jacques BOLE et André-John OUETCHO, 2000. Les sociétés pré-européennes de Nouvelle-Calédonie et leur transformation historique. L'apport de l'archéologie, in A. Bensa et I. Leblie (éds), *En pays kanak : Ethnologie, linguistique, archéologie, histoire de la Nouvelle-Calédonie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, pp. 171-194.
- , 2003a. Prehistoric Cultural Evolutions in a Melanesian Archipelago: the New Caledonia example, *Antiquity* 77 (297), pp. 505-519.
- , 2003b. Transformations et aménagements des espaces insulaires océaniens par l'homme durant la préhistoire : des traits régionaux aux spécificités de l'exemple calédonien, in H. Mokaddem (éd.), *Approches autour de culture et nature dans le Pacifique Sud*, Nouméa, Expressions, pp. 233-252.
- , 2007. What were the real numbers? The Question of Pre-Contact Population Densities in New Caledonia, in P.V. Kirch and J.-L. Rallu (eds), *The growth, regulation, and collapse of island societies: archaeological and demographic perspectives from the Pacific*, Honolulu, University of Hawaii Press, chapitre 15, pp. 307-325.
- SAND Christophe, John BOLE, André-John OUETCHO et David BARET, 2008. *Parcours archéologique. Deux décennies de recherches du département Archéologie de Nouvelle-Calédonie (1991-2007)*, Nouméa, Département Archéologie, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie 17.
- , 2009. Contribution à l'archéologie du « séjour paisible » kanak : étude et mise en valeur du hameau de Tipéhéne, Pombeï (Nouvelle-Calédonie), *Journal de la Société des Océanistes* 128, pp. 53-68.
- SAND Christophe et André-John OUETCHO, 1993. *Étude d'impact de la transversale Koné-Tiwaka sur le patrimoine archéologique*, Nouméa, Département Archéologie, Les Cahiers de l'Archéologie en Nouvelle-Calédonie 2.
- SAUSSOL Alain, 1990. Le pays kanak, in R. Boulay (éd.), *La maison kanak*, Paris, Parenthèses-ADCK-ORSTOM, pp. 21-30.
- SHINEBERG Dorothy, 1967. *They Came for Sandalwood*, Melbourne, Melbourne University Press.
- SPRIGGS Matthew, 1990. Why irrigation matters in Pacific prehistory, in D.E. Yen and J.J. Mummery (eds), *Pacific Production Systems*, Canberra, Australian National University Press, pp. 174-189.
- TA'UNGA (éd. par G. Pisier), 1980. *Le témoignage de Ta'unga*, Nouméa, Société des études historiques de la Nouvelle-Calédonie, Publications de la SEHNC 25.
- TJIBAOU Jean-Marie, 1996. *La présence kanak*, textes rassemblés par A. Bensa et É. Wittersheim, Paris, éd. Odile Jacob.
- TJIBAOU Jean-Marie et Philippe MISSOTTE, 1976. *Kanaké. Mélanésien de Nouvelle-Calédonie*, Festival Mélanésie 2000, Singapour, Société nouvelle des Éditions du Pacifique.



2010, 288 p., bibliographie, index, nombreuses illustrations couleur - 38 €.
En vente sur <http://oceanistes.org/oceanie/spip.php?rubrique29> avec paiement en ligne